

FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS UNANIMEMENT

BUREAU RUE DE LA SERRURERIE

ENCORE UN FONCTIONNAIRE SUSPENDU



L'ADMINISTRATION COMMUNALE DE LIEGE
 N'AIME PAS QUE LA POLICE AIT TROP DE BEC

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 00
Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Trop bêtes pour comprendre !

Eh bien nous voilà propres, nous autres, pauvres journalistes ! Nous aurons beau, dorénavant, nous démener comme des diables pour tenter de prouver que nous ne sommes pas des idiots, nous ne convaincrions personne. Nous sommes jaugés, jugés et ravalés à ce point que l'on va jusqu'à nous placer, au point de vue de l'intelligence, au dessous des conseillers communaux.

C'est l'éminent M. Warnant qui nous a arrangé de la sorte, au cours de la dernière séance du Conseil communal.

Répondant à M. Hanssens — qui lui demandait pourquoi les journalistes n'avaient pas reçu le projet de contrat du gaz, alors que tous les conseillers communaux étaient déjà en possession de ce document — le bon M. Warnant a déclaré que l'on ne pouvait encore envoyer le projet aux journalistes, parce que le rapport de M. Mahiels, expliquant le contrat, n'était pas prêt.

— Mais, a fait alors observer M. Hanssens, si les membres du Conseil sont assez intelligents pour comprendre le contrat sans rapport, les journalistes le comprendront bien aussi !

— Je ne suis pas de votre avis, a répondu M. Warnant.

Et voilà !
Être traités de bêtes, c'est d'être pour nous, mais être considérés comme plus bourriques encore que des conseillers communaux, c'est désastreux !

Heureusement que la personnalité de l'auteur de ce jugement, peu flatteur pour nous, vient vite rendre à cette injure sa réelle importance et lui restituer son caractère éminemment comique.

Être accusé par M. Warnant de manquer de bêtise, c'est drôle.

Nous aurions beau jeu pour établir, entre la boutade de M. Warnant et le classique coup de pied de l'âne de la Fontaine, une comparaison assez juste, mais nous serons indulgents, et nous laisserons les aigles du Conseil communal, les Jamolet, les Renkin, les Ghynijonet, les Ziane et une foule d'autres, se répéter voluptueusement qu'ils sont parfaitement capables de comprendre tout seuls, un contrat dont les aigles du journalisme liégeois ne pourraient saisir la portée sans le concours de l'intelligent Mahiels.

Aussi bien, du reste, il faut tenir compte à M. Warnant de l'embarras dans lequel il se trouvait, en répondant à M. Hanssens, alors qu'il ne pouvait donner à celui-ci, le véritable motif du retard subi par l'envoi, aux journalistes, du projet de contrat dont il est question.

M. Warnant ne pouvait décemment déclarer, en effet, que le contrat devait nécessairement être accompagné du rapport de M. Mahiels pour être envoyé aux journalistes, parce que c'est dans ce rapport de M. Mahiels que les journaux qui, d'ordinaire, défendent l'administration communale, doivent puiser des arguments pour défendre le projet soumis au public. C'est été avouer que certains journaux — et non des moins importants — ne se prononcent dans les questions locales comme dans les questions politiques, qu'après avoir reçu une opinion préparée en haut lieu.

Or, dans l'occurrence, l'opinion de « l'autorité » sera nécessairement exprimée dans le rapport que signera M. Mahiels — et c'est pour cette raison que l'on ne veut pas donner maintenant aux journalistes le contrat du gaz.

Si l'on était sûr — comme le prétend M. Warnant — que les journalistes n'y comprendraient goutte, on s'empresse de leur donner ce contrat, mais c'est le contraire que l'on craint.

Les journaux qui ne sont liés ni au doctrinarisme, ni à l'administration communale sont parfaitement capables de trop bien comprendre le contrat et de le démolir avant que les journaux officiels n'aient eu le temps de se faire — au moyen du rapport de M. Mahiels — une opinion soutenable.

Voilà en réalité ce que l'on craint et voilà le motif réel que l'éminent bourgmestre a dissimulé sous une accusation d'intelligence qui, venant de lui, fait penser à un aveugle accusant un myope de n'y pas voir clair.

CLAPETTE.

Réveil !

Le monde est vraiment admirable ;
On n'y trouve plus rien de mal !

Tout magistrat est respectable,
On n'y voit nul juge vénal.
Au mérite la croix se donne,
Et la vertu partout rayonne :
Tout est noble, tout est parfait
Et c'est un changement complet...

Mais je rouvre enfin ma paupière :
Le soleil est déjà levé.
Et nous inondé de lumière...
Ma foi ! je crois que j'ai rêvé.

On me dit que toutes les femmes
Sont fidèles, — c'est un bonheur ; —
Ne laissant envahir leurs âmes
Que par des sentiments d'honneur.
Plus de coquettes, plus de fausses
Et plus de ces ignobles choses
Qu'on rencontrait un peu partout
Et qui ne donnaient que dégoût...
Mais je rouvre, etc.

Nos prêtres pleins de politesse
Sont des modèles de pudeur,
Et n'abusent plus à confesse
Des filles et de leur candeur ;
On ne voit plus de grand vicairé
Se faisant nommer légataire
Et notre seigneur Troulouloux
Est aussi modeste que doux...
Mais je rouvre etc.

Les potentats, de leurs armées,
Font de braves cultivateurs ;
Toutes les nations charmées
Bénissent ces grands bienfaiteurs.
Partout le progrès, la science,
Dissipant la sombre ignorance,
Font disparaître les abus
Dont les peuples étaient imbus...
Mais je rouvre, etc.

On ne voit, à l'Hôtel de Ville,
Que des échevins dévoués,
Qui jamais, par un plus habile
Très-bêtement ne sont joués ;
De perche, ni de passerelle,
Chacun, à son poste assidu,
Sait regagner le temps perdu...
Mais je rouvre, etc.

Notre savante Académie
Brille d'un éclat tout nouveau,
Une direction amie
Ne produit que bon et que beau ;
Car on accorde sans intrigue
Les places ; jamais de brigue
Ni d'influence, à tout cela,
Soyez-en sûr, ne se mêla...

Mais je rouvre enfin ma paupière,
Le soleil est déjà levé
Et nous inonde de lumière...
Ma foi ! je crois que j'ai rêvé !

VINDEK.

Une nouvelle Fête de Bienfaisance

On sait le magnifique succès obtenu par la fête de bienfaisance qui a eu lieu place Saint-Lambert.

Soixante-cinq mille francs, telle a été la somme transmise au bureau de bienfaisance.

Aussi, la *Gazette de Liège* — qui avait dit pis que pendre de la fête et de ses organisateurs — est-elle entrée dans une colère bleue — ce qui, pour une feuille cléricale, doit être une colère bien désagréablement colorée.

— Il faut nous venger ! — s'est écrié le père Joseph — et pour nous venger, il n'est qu'un moyen : c'est d'organiser à notre tour une grande fête au profit de Saint-Vincent de Paul !

L'idée de Joseph n'a souri que tout juste aux gros bonnets catholiques — qui devront payer de leur bourse — mais, le père Joseph menaçant de devenir enragé, il a bien fallu céder, pour conserver à la foi un si vaillant défenseur. Aujourd'hui, l'œuvre est en pleine voix d'organisation. On aura, comme à la fête qui a eu lieu place Saint-Lambert, de jolies dames qui vendront des objets de première nécessité tels que chapelets, livres de messe, médailles bénites, etc. On compte même, pour cette vente, sur les épouses de plusieurs gros personnages libéraux, sénateurs, députés, journalistes, etc. *La Meuse* a aussi promis son concours. La section dramatique du cercle des étudiants catholiques jouera en costume « la Passion du vicairé Duchêne », comédie de mœurs. Enfin, il y aura une tombola pour laquelle on a déjà réuni les lots suivants :

L'art des captations, revue mensuelle, trente premières années au complet. Don des R. P. Jésuites.

Contes badins aux petites filles, par le vicairé Duchêne, joli volume avec gravures en taille douce. Anonyme.

Un diable dans un bénitier. Cadeau de M. l'abbé Raway.

Cinquante billets de confession, à l'usage des fiancés. Offert par les bons pères de Ste-Catherine.

Un tonneau arrosoir à l'eau bénite. Don de MM. les sacristains des paroisses de la ville.

Pétition de MM. Goblet et consorts, sur le rejet du budget communal, dans un cadre riche avec ornements repoussés. Don de la députation permanente du Conseil provincial de Liège...

Une douzaine de chapelets en verres de couleurs. Offert par M. Spée-Zélie.

Œuvres de jeunesse de Mgr Troulouloux, avec autographes et portraits.

Secrétaire flamand avec ornements en fer blanc. Don de M. le représentant P. Cornesse.

Bon pour un abonnement à la barbe et à la tonsure. Anonyme.

Collection de casse-têtes et machines à battre. Envoi des Frères du couvent de la congrégation.

Les gaudrioles du petit vicairé, joli volume à l'usage des maisons... d'éducatrices avec gravures explicatives. Donné par la bibliothèque du Rosaire vivant.

Collection de têtes de pipes. Présent de la confrérie de la Sainte Famille.

Magnifique chien de chasse, enragé, guéri par le grand St-Hubert. Cadeau de M. de Noidans.

Légus-Belgius et Olibrius. Récits fabuleux sur l'histoire nationale en prose. Superbe ouvrage en collaboration avec M. Kurth. Don de la librairie Demarteau.

Riche garniture de cheminée. Pendule rocailles, style Charles-Auguste, avec deux bons curés sous globe. Don du *Journal de Liège*.

Grande carte des états pontificaux, à l'échelle de Jacob, avec les nouvelles provinces romaines. Présent de MM. F., et de G., anciens zouaves pontificaux en retraite.

500 exemplaires de L. H. B. C. du parfait crétin à l'usage des écoles avec Dieu. Envoi de M. Thonissen, ministre de l'instruction publique.

Appareil microphonique pour les gros péchés à l'usage des confesseurs. Présent de M. De Lochet-Labye.

Un riche corbillard pour enterrements religieux. Don de la Confrérie de la Bonne mort.

Un fauteuil de sénateurs. Anonyme !! M. Frésart offre de le reprendre à l'heureux gagnant.

Un abonnement au *Patriote* offert... avec des pincettes, par le *Frondeur*.

Quelques façons d'eau Chauvicide, offerts par MM. Verken, Isidore Ruth et Leroy.

On annonce encore d'autres lots. Nous en donnerons la liste prochainement.

Le Contrat

COMÉDIE EN PLUSIEURS ACTES

Deuxième acte

La scène représente un Conseil communal. Conseillers à droite, conseillers à gauche, bourgmestre et échevins au fond.

M. Warnant. — Messieurs, j'ai l'honneur de vous remettre le projet de contrat, très avantageux pour la ville, que m'a communiqué la compagnie du gaz, dont la générosité et le désintéressement sont connus des liégeois.

M. Dreye. — La compagnie aurait peut-être pu faire plus tôt ces propositions.

M. Warnant. — Oui, mais quand nous lui avons proposé, pour la première fois, une transaction, la compagnie nous a répondu qu'elle avait déjà énormément de peine à nouer les deux bouts et qu'il lui était impossible de diminuer le faible gain qu'elle réalisait sur le gaz.

M. Hanssens. — Et maintenant, pourquoi la compagnie Orbaux peut-elle vous faire des concessions ?

M. Warnant. — Parce qu'un nouvel examen a fait découvrir à la compagnie un léger supplément de bénéfice de huit cent mille francs, supplément que la compagnie veut bien nous céder.

M. Hanssens. — Le projet de contrat a-t-il été envoyé aux journaux ?

M. Warnant. — Non, nous attendons pour cela que M. Mahiels ait terminé le rapport expliquant les nombreux avantages qui résulteraient, pour nous, de l'adoption du contrat. Les journalistes ne comprendront pas sans cela !

M. Hanssens. — Alors, pourquoi a-t-on remis aux conseillers communaux le projet, sans le rapport de M. Mahiels ?

M. Warnant. — Parce que si de vulgaires journalistes ne peuvent, sans explication, comprendre le projet de la compagnie du gaz, il n'en est pas de même pour les membres exceptionnellement intelligents du Conseil communal de Liège, et des hommes comme nos honorables collègues MM. Jamolet, Renkin, Ghynijonet, etc., sont parfaitement capables de se faire une opinion sur le contrat, non seulement sans avoir vu le rapport explicatif de M. Mahiels, mais même sans avoir vu le contrat lui-même.

Plusieurs membres. — C'est vrai !

M. Warnant. — Insistez-vous, monsieur Hanssens ?

M. Hanssens. — Mais, monsieur le bourgmestre, il me semble que, malgré ce que vous dites, ou pour....

M. Warnant (interrompant). — C'est bien, l'incident est clos.

RIDEAU.

Si l'on m'y reprend

ou

Le Monsieur qui donne une soirée.

Vous n'êtes pas sans vous être trouvé, une fois au moins, dans la peau d'un monsieur qui a résolu de se donner de l'agrément.

Ce monsieur-là s'est dit :

— Il y a assez longtemps que je me laisse inviter par mes amis ; il ne serait, ma foi, pas mal de les recevoir à mon tour. Je vais leur offrir une bonne petite soirée ; mais là une soirée dont on se souvient. Tous ceux que je connais, ou que je crois connaître, en seront. Nous aurons de la musique, du chant et de la danse, des tables de jeu panachées de glaces, et un souper avant le cotillon. Ah ! comme nous allons rire ! Comme ces dames vont s'amuser ! J'arrête toutes les pendules. On ne sortira pas avant six heures du matin. Moi, quand je reçois, c'est pour tout de bon. Je veux qu'on dise le lendemain : « Cristi ! ce Machin fait bien les choses ! »

Heureux homme ! il peut dire comme M. Chouffouri : « Je reste chez lui ! »

Quinze jours à l'avance, les invitations ont été lancées, en même temps que les commandes.

Ce n'est pas une petite affaire que d'expédier des bottes de lettres, et de les rédiger, et de composer un souper, et de trouver des chanteuses en voix, des pianistes en mesure, et des valseurs en disponibilité ; mais que ne souffre-t-on pas avec la perspective d'un plaisir ?

La veille, le tapissiers s'emparent de la maison. Les portes sont enlevées, les meubles empilés dans le cabinet de travail et dans la chambre à coucher. Tout ce qui pouvait servir à quelque chose est remplacé par des fleurs, des lustres et des girandoles. C'est délicieux, mais pas comode.

Provisoirement, on dîne dans la cuisine ; on couchera dans les armoires. Bah ! pour une fois !

Il ne faut pas songer aux occupations journalières ; on a vraiment bien assez à faire sans cela !

Chaque instant qui s'écoule est marqué par la découverte d'un détail oublié.

— A-t-on prévenu le bottier de monsieur, le coiffeur de madame ?

— Et les petits-fours, sont-ils commandés ?

— Le tapissier pense-t-il aux banquettes ?

Etc., etc.

Sur ce, les amis se désinvitent en masse :

« Ne compte pas sur moi, ma femme à ses nerfs. »

Ou bien :

« J'enterre ma belle-mère demain ; alors, tu comprends, les convenances... »

La maîtresse de la maison jette un cri désespéré :

— Nous allons manquer de danseurs !

Monsieur, haletant, prend son chapeau, se jette dans une voiture, récolte des adresses, et court inviter l'arrière-ban des amis de ses amis.

Tout cela n'est pas drôle ; mais on va tant s'amuser !

Enfin, le grand jour est venu !

Il n'est pas midi que l'amphitryon aurait déjà grande envie de se coucher.

Ah bien oui ! en voilà pour jusqu'au lendemain-six heures ! Il n'y a pas à en sortir maintenant ; ce qui est dit est dit.

Ah ! tu as voulu t'amuser, mon bonhomme, tu t'amuseras ! Reçois, le sourire aux lèvres, les cent et un invités que tu ne connais pas.

Une nuée d'étrangers envahit de bonne heure les salons. Tout ce monde-là s'en donne à cœur joie, et traite l'appartement en pays conquis. On déchire les rideaux, on monte sur les fauteuils, on verse du punch le long des tapis.

Le monsieur tente un timide : « Prenez garde ! »

On répond : « De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Nous sommes ici pour nous amuser ! »

Toc, c'est un tableau crevé ; crac, c'est une chinoiserie qui tombe. Souris, souris donc, forçat du plaisir !

Ah ! tu trouvais les notes trop chères, ce matin ; eh bien, et la note de demain ! Et, toute la nuit, la bande d'intrus continue de patauger dans son existence. Elle lui marche sur les pieds, trouve son souper mauvais, embrasse sa femme, réveille son enfant qui pleure, et l'accuse, en partant, de faire disparaître les chapeaux.

Alors, seul enfin, après une pareille journée d'anxiété, après une pareille nuit de secousses et de tracassés, brisé, moulu, courbaturé, le ventre creux et la bouche sèche, le monsieur, épongeant la sueur qui baigne ses tempes, jette un regard désespéré sur ses meubles cassés, sur ses papiers tachés, sur ses soieries en loques, et il s'écrie avec conviction :

— Ah ! s'y jamais on m'y reprend !....

Mais les serments !

Vous verrez qu'on l'y reprendra... pas plus tard que l'année prochaine.

Et que faudra-t-il pour cela ?

Tout bonnement une calinerie de madame qui, saisissant le moment propice, s'écriera en tapotant d'une façon aimable sur la joue de monsieur :

— Voyons, sois donc gentil, petit-père. Il y a bien eu un peu de casse au dernier bal ; mais je t'assure que tout le monde s'est beaucoup amusé.

Et pour peu qu'il hésite encore, elle ajoutera :

— M^{me} de Saint-Frusquin me le disait encore hier : « Comment, c'est votre mari qui avait tout organisé ! Mon Dieu, ma chère, que votre mari a donc de goût ; qu'il a donc de goût cet homme-là ! »

PAUL PARFAIT.

Une faute d'impression nous a fait attribuer à A. de Musset le conte en vers publié dans la *Meuse* illustrée et dont l'auteur est M. Masset.

Nous croyons devoir rectifier cette erreur, tout en souhaitant que notre confrère — qui possède un joli talent de poète — puisse être un jour, sans faute d'impression, être confondu avec l'immortel auteur des *Nuits*.

Cà et là.

Entendu au palais du roi, à la grande réception du 8 avril.

M. le baron du Hautbout s'approche de la charmante Mme de T..., dame d'honneur de la reine :

— Je dépose mes bien sincères hommages à vos pieds, chère belle !

Elle, timidement :

— Si bas que cela ?

* * *

A la foire :

Une femme colosse tire le rideau qui dérobait ses charmes à la curiosité des amateurs ; révérence :

— Mesdames et messieurs, je pèse trois cent quarante. C'est de naissance. A l'âge de quatorze ans, j'étais déjà si grosse que j'étais forcée de coucher dans une chambre à deux lits.

* * *

On sort de l'église après un mariage de highlife.

— Quel joli couple ! répète sous le porche une vieille femme, on dirait que le bon Dieu les a faits l'un pour l'autre.

— Ah ! bien, dit un voisin, je ne voudrais pas être à la place du mari. Pour une fois que votre bon Dieu s'est mêlé de faire un mariage dans son paradis terrestre, vous avez vu comme cela a drôlement tourné !

Suspendu !

M. le bourgmestre Warnant, dans la dernière séance du Conseil, a, en réponse à une interpellation de M. Hanssens, déclaré que les prétendues révélations faites, par M. Beck, dans la *Wallon*, étaient mensongères en tout point.

M. Warnant a ajouté que M. Beck avait, pour ce fait, été suspendu.

Sur la suspension nous ne pouvons nous prononcer de suite, ne connaissant pas même les termes de l'arrêté pris contre M. Beck. Mais nous tenons à protester immédiatement contre la façon dont M. Warnant repousse et escamote les interpellations.

Quant on l'interpelle, M. Warnant, au lieu de répondre tranquillement et d'une façon convenable — comme c'est son devoir, puisqu'il touche quinze mille francs par an pour cela — M. Warnant, disons-nous, s'emballe, lâche des impertinences qui n'ont point de rapport avec l'objet en discussion puis, brusquement, déclare l'incident clos.

C'est ainsi que, à propos de certains faits immoraux reprochés à la police des mœurs, M. Warnant déclare qu'il est inutile de faire la lumière.

— Elle est faite ! dit le bouillant mayer.

Pour M. Warnant, c'est possible, mais pour le public... Or, le public, assurément, passe avant M. Warnant. Seulement, M. Warnant a tout l'air de croire que, dès le moment où il est satisfait tout le monde doit l'être.

La police, dit M. Warnant, n'a pas manqué à son devoir. Je le déclare. Cela doit suffire à la population !

Pas du tout !

La police — dont M. Warnant est le chef — a été accusée. Elle doit se défendre autrement que par de vagues déclarations.

M. Beck affirme dans son journal que certains agents subalternes de l'administration — des pompiers notamment — sont expédiés, la poche bien garnie, dans des maisons borgnes, où ils sont chargés de faire des propositions — et même plus — aux jeunes personnes ornant l'établissement. Si l'on cède aux grâces — et aux pièces de cent sous — des pompiers, ceux-ci ont alors pour mission de permettre aux agents des mœurs de constater le flagrant délit de prostitution clandestine.

Comme procédé d'investigation, c'est, il faut l'avouer, fort risqué et la légendaire réputation de chasteté du corps des pompiers pourrait bien sombrer dans de pareilles aventures.

Et puis il y a la morale qui est singulièrement aventurée ici.

Enfin, il y a la réputation de la police — tout au moins de la police des mœurs qui est en jeu.

C'est pourquoi il convient que la lumière se fasse.

M. Beck, d'une part, raconte certains faits qui, s'ils sont établis, tendraient assurément à faire perdre à la police toute considération.

D'autre part, M. le bourgmestre Warnant, déclare que la police n'a pas failli à son devoir.

Evidemment, un des deux ment.

Espérons que nous pourrions bientôt savoir lequel et que M. Warnant a autre chose à produire, pour justifier la police, que des déclarations vagues et sans valeur.

CLAPETTE.

PUBLICITE

Aux négociants, restaurateurs, etc.

Nous croyons devoir rappeler que toutes les communications relatives aux réclames et annonces que l'on désire faire insérer dans le *Prodeur*, doivent être adressées à l'administration du journal, rue de l'Étuve, 12.

Nous croyons devoir faire remarquer en même temps aux négociants, restaurateurs et en général, à toutes les personnes qui usent de la publicité des journaux, que le *Prodeur* — répandu dans tout le pays et en tous cas le plus lu des journaux de Liège — reste, en sa qualité de journal hebdomadaire illustré, en circulation pendant toute une semaine et qu'il est même souvent conservé en collection. On peut donc affirmer que l'annonce dans un seul numéro du *Prodeur* équivaut à l'insertion d'une annonce dans un journal quotidien pendant toute une semaine.

Le tarif des annonces est publié en tête du journal, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs insertions de notables réductions peuvent être faites.

Le texte d'une annonce doit être adressé le *jeudi soir* au plus tard à l'administration, pour être inséré dans le numéro paraissant la même semaine.

Comment mon ami Z... s'est marié

J'avais toujours dit à Z... : Tu te feras pincer.

Mais lui me répondait invariablement :

— Ça me connaît ; avec de l'expérience, il n'en coûte rien de faire la cour aux femmes.

— Celui qui joue avec le feu finira un jour par se brûler, c'est fatal !

— Bah ! me répliquait-il en souriant, il en coûte si peu et on leur fait tant plaisir ; quel inconvénient y a-t-il à dire à une femme qu'elle est jolie ; à lui tenir de doux propos ? quel grand malheur pour moi, je te prie, parce que j'aurais joué l'amant épris des clairs de lune, des horizons lointains, des mélodies de Schubert avec une femme blonde, romanesque, qui rêve l'union des âmes, parce que, mariée, elle n'a pas encore rencontré l'union des corps rêvés !

Que pourrait-il bien m'arriver pour avoir été séduisant avec la brune aux yeux ardents ? En fait de système sur les femmes, j'en pratique un d'une simplicité biblique. Le voici : aimer toutes les femmes jolies ; flirter avec celle-ci parce qu'elle a une chevelure de Madeleine ; chérir celle-là parce que sa bouche sourit constamment ; adorer cette autre parce que ses joues sont duresseuses comme les pêches ; languir d'amour auprès d'une jeune fille qui sent pointer la crise du cœur ; me montrer follement passionné de cette vierge au sang chaud, aux yeux de firmament, qui promet d'être une fille à la Rubens ; m'extasier devant la gorge sculpturale de Mme de G..., jouer l'indifférent auprès de la séduisante Olga de... parce qu'il est de mode de l'adorer ; folâtrer avec les rienses et même pleurer, s'il le faut, avec les incompréhensibles.

Tu le vois, je suis les sentiers battus. Bien vu par toutes j'attrape des brides d'amour par-ci, et je fais ça et là de petites études nullement dénudées d'intérêts. En un mot, je réussis quelquefois et je m'amuse toujours.

Voilà, en résumé, les raisons que me faisait valoir mon ami Z..., et il continuait son rôle de don Juan.

Comme tous les hommes à bonnes fortunes, Z... avait déclaré qu'il ne se marierait jamais. Il me rappelait un grand chasseur de mes amis qui n'a jamais voulu avoir de chasse à lui, disant que ses nombreuses relations lui permettaient de varier ses chasses sur les terres de ses connaissances, sans avoir les charges et les ennuis d'une propriété à surveiller.

Z... touchait à la quarantaine et ses succès étaient loin de diminuer. Je m'étais trompé ; et certes, il connaissait à fond le code féminin.

Un matin, je le vis arriver... Il n'était point consterné ; mais il paraissait moins gai et surtout moins sûr de lui-même qu'à l'ordinaire.

Est-ce une blonde ou une brune ? lui demandais-je en riant.

— Blonde, mon ami.

Mais il dit cela d'une façon si peu enthousiaste, que je le regardai vivement.

— Serait-elle farouche la nouvelle beauté ?

— Non, hélas ! mais, viens déjeuner et je te conterai cela.

Il se passait quelque chose évidemment.

Nous allâmes déjeuner. Je ne voulais pas le questionner, quand mon pauvre Z... me jeta ces mots sans crier gare :

— Je me marie !

Il m'aurait dit : Je songe à enlever la sultane Aïssé, que j'aurais été moins surpris.

Machinalement, je voulus lui serrer la main.

— Tu avais raison, dit-il en soupirant.

— Mais ton mariage n'est encore qu'en projet ?

— Il est irrévocable, murmura-t-il.

— Et tu es content ?

— Oui et non.

— Ah !

— Ecoute, reprit-il, ce que tu avais prévu est arrivé ; je me suis fait pincer et c'est la plus singulière histoire que tu puisses imaginer.

— Tu l'aimes ?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas ; personne ne te force la main, tu es majeur... La blonde, puisque blonde il y a, consent-elle à ce mariage ?

— Elle le sollicite !

— Ah !

Je réprimai un sourire.

— Il n'y a rien eu, se hâta-t-il d'ajouter.

— Je ne crois rien, lui dis-je, mais raconte-moi les circonstances éminemment graves qui ont dû te pousser à cette détermination ; toi, un homme que j'ai connu si incorruptible sur l'article du mariage.

— Tu as prononcé le mot ! eh bien j'ai été corrompu !

— Entre nous, tu ne l'as pas volé, car tu as assez corrompu dans le passé ! mais explique-toi, afin que je m'associe à ta peine ou à ton bonheur.

Comme s'il se parlait à lui-même, il reprit philosophiquement :

— C'est la peine du talion !

Il alluma un cigare, et appuyant ses deux coudes sur la table.

— Tu connais Eva de... dont la mère a donné cet hiver un bal blanc qui a fait sensation. Tu la vois encore cette frêle créature que j'appelais une fille d'Ossian, à cause de sa chevelure, en nimbe d'or, et de ses yeux bleus et profonds comme le ciel le plus bleu. Eva, dont le regard perdu dans l'extase semble aspirer après le ciel ainsi qu'une exilée après sa patrie ! Eh bien, j'ai si bien pris au sérieux mon rôle d'amoureux, d'Anthony, en un mot que...

— Que tu l'aimes réellement ?

— Point précisément ; mais qu'elle croit à mon amour ; et en fin de compte, elle a trouvé en moi son idéal ; dans sa virginale candeur, entraînée par son esprit romanesque, elle a mis sa main dans ma main comme dans celle de son fiancé.

— Pauvre enfant ! m'écriai-je.

— Oui ! me répondit Z... Je suis pris... et par elle ! il n'y a plus moyen de me dédire.

Et, figure-toi, que ce mariage s'est conclu de la façon la plus grotesque du monde.

Je flirtais avec Eva comme avec toute autre femme ; et avoue que je n'avais pas trop mal choisi.

Pour elle, j'avais dépeuplé tout le scepticisme dont tu me sais capitonné, j'étais assidu auprès d'elle comme un amoureux las du monde et des femmes, je cherchais à lire dans la nappe bleue de ses yeux, ses desirs les plus intimes ; je ne parlais plus que poésie. Lamartine était pour moi le premier des poètes ; Mozart était l'égal de Dante, je ne comprenais que le mariage des âmes ; en un mot, toute l'épopée des jeunes vierges qui n'ont pas encore aimé, était devenue mon rêve.

Chaque jour je gagnais du terrain dans le cœur de cette chère énamourée d'azur, lorsqu'il y a un mois, on donna une soirée intime.

J'étais ce jour-là fort enrhumé !

Or, c'est grâce à ce rhume que je me marie dans quinze jours.

Je ne comprenais plus, et j'en étais à me demander comment une jeune fille aussi idéalement romanesque que Mlle Eva de... avait pu s'éprendre d'un homme enrhumé.

Aucune bizarrerie ne m'étonne ; mais celle-là me confondait, car, mon ami Z... me l'affirmait, c'était à cause de son rhume qu'il se mariait.

O poésie d'Eva, vous aviez donc sombré un instant.

Z... reprit :

— J'étais donc fort enrhumé, mais enrhumé comme un homme du monde ne doit

jamais l'être ! J'avais un atroce rhume de cerveau, le plus bête de tous les rhumes. Cent fois j'avais répété à Eva que je ne comprenais que les femmes comme elle qui vivaient en dehors des choses humaines. Plusieurs fois j'avais serré sa main et, plongeant mes yeux dans ses yeux, je lui avais parlé le langage mystique qu'elle adorait.

Or, ce soir-là, elle se mit au piano.

Tu connais son talent, elle joue avec un sentiment inouï.

Elle préluda par la *Valse des Fleurs*, de Ketterer. Sur sa demande, j'étais demeuré près d'elle, et je tournais les feuillets de la partition.

Apprends les déboires d'un homme enrhumé du cerveau : debout près d'elle, je tournais donc ces feuillets.

Ah ! mon cher ami, quand il t'arrivera d'être enrhumé, ne vas jamais dans le monde ! Je me penchais pour redresser un feuillet un peu de travers, lorsqu'une goutte d'eau tomba sur la musique. Avec une rapidité excessive, je pris mon mouchoir et je le passai sur la goutte d'eau pour l'éponger.

Eva me regarda.

Tout son être tressaillit, mais ses doigts couraient, et elle continuait cette valse avec un entrain inaccoutumé.

Tout à coup, nouvelle goutte d'eau !

Mais cette fois, la malencontreuse goutte ne tomba point sur le livret musical, elle tomba... ah ! mon ami ! elle tomba sur les épaules radieuses d'Eva, et elle glissa sur sa gorge.

Je ne pouvais l'essuyer comme la précédente... Honteux, je portai mon mouchoir à ma figure et je me couvris les yeux.

La valse était finie.

Rapidement pendant qu'on félicitait Eva sur son exécution, je me précipitai dans une embrasure de croisée.

— Maudit rhume ! pensai-je, en songeant à ce qui m'était arrivé.

Soudain, je vis avancer vers moi Eva ; les yeux humides, elle me tendit la main.

J'allais balbutier une excuse.

— Ah ! me dit-elle, de sa plus douce voix, jamais je ne perdrai le souvenir d'une semblable larme ! Elle est là, ajouta-t-elle, en me montrant son cœur.

Tenez, vous seul me comprenez, prenez ma main, la voulez-vous ?

Je portai sa jolie main à mes lèvres. Sa mère s'était approchée.

— N'est-ce pas, que vous la comprenez, la chère mignonne, vous l'aimez bien !

Je tenais toujours sa main mon mouchoir inondé.

La mère reprit :

— Il fallait un cœur comme le vôtre pour s'unir au sien.

Je portais de nouveau mon mouchoir à ma figure.

— A demain, ajouta la maman, nous causerons.

Je demeurai tout abasourdi en songeant aux conséquences d'une larme d'homme enrhumé.

Que devais-je faire ? Je suis retourné... et je me marie dans quinze jours. Mon cher ami, méfie-toi des rhumes de cerveau ! que de fois m'a-t-on reparlé de cette larme provoquée par le sentiment exquis de l'art !

Et dire que, pour faire plaisir à Eva, il me faudra quelquefois attraper froid !

Voilà comment mon ami Z... s'est marié.

CHARLES DIGUET.

RASSENSOISE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Services de table. — Nouveautés. — Orfèvrerie Christoffe.

A LOUER

à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons à porte cochère, l'une avec jardin, écurie et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchée de 140 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sise quai Mativa, 37, S'adresser quai Mativa, 33.

Gros lot de 100,000 fr.

TIRAGE DU 10 MAI 1885.

ANVERS 1882

6 tirages par an. Ces titres sont vendus : par 12 versements mensuels de fr. 9.65 ou 24 versements mensuels de fr. 5.10.

L'acheteur, dès son premier versement, a droit à tous les tirages ainsi qu'aux coupons d'intérêts échéant pendant toute la durée de son contrat. Il reçoit gratuitement chaque mois les listes de tous les tirages. Les quittances mensuelles sont encaissées chez lui sans aucun frais.

Achats et ventes de lots de villes, billets et monnaies étrangères au meilleurs cours, escompte de coupons, ordre de bourse, etc. Prêt sur dépôt d'actions et d'obligations.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur
1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

ANTIQUITES

L. Kervyser, sculpteur, rue Mont-S^t-Martin, 54, Liège. Spécialités des réparations et transformations des meubles antiques.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12.50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

LE PRINTEMPS



Ceci est un
bonne saïlon
d'été!

